

Vues d'ensemble

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (281), 60–63.



À moi seule

À moi seule... comme dans « À moi seule de m'en sortir » ou comme dans « Cette histoire n'appartient qu'à moi seule ». C'est ce que semble nous dire la jeune Gaëlle après avoir été libérée de ces années d'enfermement, dans une cave sombre, retenue contre son gré par un homme aussi mystérieux qu'incompréhensible. Bien qu'étant une pure fiction, Frédéric Videau n'a pas caché son attirance pour l'histoire vécue par Natascha Kampusch, une jeune Autrichienne séquestrée durant huit ans et dont la libération en 2006 fit grand bruit en Europe. Prenant l'angle du constat et non de l'analyse, Videau choisit le présent de la victime, devenue parfaitement insensible au fil de ses années de réclusion, pour montrer la détresse d'un être humain privé ainsi de liberté durant une si longue période. La nouvelle solitude de Gaëlle doit composer avec un passé qui restera à jamais gravé et un avenir des plus incertains. C'est loin de sa région et de sa famille qu'elle devra se reconstruire.

En dressant un portrait intime et délicat de Gaëlle, Videau dessine les contours d'une personne qui ne sait plus ce qu'est la liberté et qui doit refaire elle-même la totalité de son apprentissage dans la communauté. La complexité du présent de la jeune femme se compare à l'étrangeté de ses années de recluse grâce aux retours en arrière sur sa captivité. Le huis clos qui en résulte tire sa force de l'étrangeté de la relation qu'elle a entretenue avec son ravisseur.

Le portrait que dresse Videau de ce dernier est des plus étonnants. Homme à la rage incontrôlable, il se transforme au contact de sa proie en père attentif, voire aimant. Si le personnage intrigue, il ne satisfait pas entièrement, par manque d'approfondissement de ses motivations. Le film tient toutefois ses promesses, notamment grâce à ses comédiens. Agathe Bonitzer surprend et Reda Kateb est époustouflant en kidnapeur paternaliste. Ils donnent au film un air surréaliste appréciable. Noémie Lvovsky et Jacques Bonnaffé, décidément trop rares, sont également irréprochables. À moi seule, qui fut hélas balayé par la déferlante des innombrables sorties en salles de septembre, est une belle découverte.

CHARLES-HENRI RAMOND

■ France 2011 — Durée : 1 h 35 — Réal. : Frédéric Videau — Scén. : Frédéric Videau — Images : Marc Tévanian — Mont. : François Quiquere — Mus. : Florent Marchet — Int. : Agathe Bonitzer, Reda Kateb, Jacques Bonnaffé, Noémie Lvovsky — Dist./Contact : A-Z Films.

Antiviral

Présenté en mai dernier au Festival de Cannes dans la section Un certain regard, *Antiviral* de Brandon Cronenberg méritait-il de s'y retrouver? Sûrement pas. Si le réalisateur n'avait pas été le fiston d'un certain David, son premier long métrage ne se serait certainement jamais retrouvé sur la Croisette. Abordant un thème mille fois exploité, le culte de la célébrité, comme Cronenberg père le fit lui-même jadis dans *Videodrome*, *Antiviral* ne semble jamais savoir sur quel pied danser. Thriller bas de gamme? Film de science-fiction sans réelle envergure? Drame d'horreur soft? Un peu tout cela. Le scénario, inspiré de son court métrage *Broken Tulips* (2008), propose son lot de répliques insipides. Pourtant, la prémisse laissait présager un univers hautement fascinant. Celui des cliniques chics qui proposent à une clientèle obsédée par les célébrités de se faire injecter des virus prélevés à même le corps de leurs stars préférées. Une idée originale qui n'est pas sans rappeler les obsessions de son père.



Si le récit n'est pas à la hauteur, la direction artistique et la photographie de Karim Hussain (*La Belle Bête*) se révèlent plutôt inspirées. Pour évoquer le milieu aseptisé, froid et sans âme qu'est la Lucas Clinic, le blanc saturé des murs et du mobilier contraste avec le noir des vestons, cravates et pantalons du personnel et de la clientèle. De même, dans la chambre d'isolement d'un blanc immaculé, le sang écarlate qui gicle de la bouche de Syd March (Caleb Landry Jones) provoque un saisissant effet visuel. D'ailleurs, ce Caleb Landry Jones, qui a joué dans *X-Men: First Class*, offre une prestation tout à fait crédible. Avec son teint blême, son air hagard et sa façon de se déplacer le dos voûté, on croit à ses souffrances. Bien plus qu'à celles de Sarah Gadon, qui offre une bien piètre performance dans le rôle de cette star agonisante. Est-ce la faute du réalisateur et de son inexpérience? Difficile à dire. Brandon Cronenberg réussira-t-il à nous offrir un scénario plus étoffé pour son prochain film? La question est plutôt de savoir s'il parviendra à se dissocier de l'oeuvre de son père et à se faire son propre nom.

CATHERINE SCHLAGER

■ Canada 2012 — Durée : 1 h 48 — Réal. : Brandon Cronenberg — Scén. : Brandon Cronenberg — Images : Karim Hussain — Mont. : Matthew Hannam — Mus. : E.C. Woodley — Int. : Caleb Landry Jones, Sarah Gadon, Malcolm McDowell — Dist./Contact : Alliance.

Après la neige

Le lieu est sombre et inquiétant. On n'entend que des pas sur le plancher qui craque. Un homme déambule nerveusement. Puis allume, découvrant un bureau vide et des boîtes de carton qui laissent deviner un proche déménagement. Tristesse et rage silencieuse de l'homme. Producteur de clips, Simon est contraint de fermer sa compagnie; le téléchargement illégal des formats numériques a presque anéanti l'industrie de la musique. Il va devoir se refaire. Retrouver Marc-Antoine, son fils adolescent qui vit chez sa mère. S'occuper de son père qu'il a négligé. Mais son père est vieux et malade. Et son fils ne veut rien savoir de lui. «C'est que tu n'as pas fait partie de son quotidien», lui dit son ex-épouse. Mais Simon s'obstine et son acharnement ira très loin, jusqu'à tourner à New York un clip avec un artiste qu'adore Marc-Antoine. Et il finira par reconquérir ces êtres chers dont la vie l'avait éloigné.

La caméra parcourt un Montréal peu exploré, une ville où se profile l'ombre d'une montagne, un monde où plane l'hiver. Les plans sont discrets et rarement rapprochés. Les émotions sont contenues et la solitude de Simon rend l'intrigue inquiétante. L'interprétation des acteurs est réservée mais dégage une présence très forte. Par exemple, lorsque Simon va chercher son fils au poste de police, la rencontre est carrément sans dialogue. Mais l'implacable silence qui règne dans cette séquence est plus éloquent, plus puissant qu'un échange d'injures.



C'est le premier scénario et la première réalisation de Paul Barbeau, qui a dû en 2009 fermer NùFilm, sa maison de production de clips, mais qui a depuis produit des films comme l'excellent *Roméo Onze* d'Ivan Grbovic et *Avant que mon coeur bascule* (p. 19) de Sébastien Rose. Si le point de départ, l'impulsion créatrice du film, est né de cette pénible expérience, l'histoire racontée est sortie de l'imagination de Barbeau, qui en plus s'est attribué le rôle de Simon. Un premier rôle à quarante ans, c'était risqué. Mais le risque en valait la chandelle: du début à la fin, son interprétation est particulièrement juste. Un premier long métrage authentique et touchant.

FRANCINE LAURENDEAU

■ Canada [Québec] 2012 — Durée: 1 h 14 — Réal.: Paul Barbeau — Scén.: Paul Barbeau — Images: Philippe Roy — Dir. art.: Ariane Dupuis — Son: Marcel Chouinard — Mont.: Salvador Valdez — Int.: Paul Barbeau, Émile Schneider-Vanier, Isabelle O'Brien, Jean Larouche, Benz Antoine — Dist./Contact: Métropole.



Montréal a une nouvelle salle de cinéma.

Une salle de 84 places entièrement conçue pour les vrais mordus de cinéma.

Ne le dites à personne.

Le Centre PHI est fier de présenter plusieurs films en collaboration avec Séquences - la revue de cinéma. Pour connaître la prochaine soirée Séquences au Centre PHI, rendez-vous sur centre-phi.com

centre-phi.com



Centre PHI
Tous les lieux de l'art



Lawless

Les plus admiratifs de John Hillcoat commencent à se demander s'il n'est pas victime de son déracinement depuis qu'il s'est mis à travailler à Hollywood. Quand on sort du visionnement de *Lawless*, adaptation du livre de Matt Bondurant *The Wettest Country* (inspiré par la vie de son grand-père), on cherche toujours l'énergie, la beauté trouble qui caractérisaient ses précédents efforts. Non pas que Hillcoat et son acolyte-scénariste australien, l'inclassable chanteur Nick Cave, se soient fait broyer par la machine hollywoodienne, ils donnent plutôt l'impression d'être tiraillés par rapport à la trajectoire à donner à leur film.

Comme ils l'avaient fait pour *The Proposition*, ils fondent leur récit sur l'histoire d'une fratrie déchirée par la violence. De cette chronique familiale, le réalisateur tire de beaux moments — ses deux acteurs principaux, le surprenant Shia LaBoeuf et le passionnant Tom Hardy, jouant là leur partition à merveille.

Soulignons à cet égard la très belle scène dans le restaurant des Bondurant, durant laquelle le personnage de Hardy observe son petit frère marqué par les blessures qui lui ont été infligées par l'agent du FBI véreux. Tout passe par le regard des deux, la caméra, résistant à tout effet de style superflu, reste fixe, capte la colère sourde de Hardy, multipliant les va-et-vient discrets, frustrés. Cette discrétion dans la mise en scène se fait malheureusement trop rare dans le film. Hillcoat est de toute évidence plus concerné par la violence sauvage régnant entre gangsters et policiers, déployant à plus large échelle la toile de fond de son récit, le marché de l'alcool de contrebande en temps de prohibition. Là, Hillcoat aménage toute une suite de péripéties sanglantes, de compositions musicales envahissantes et de personnages caricaturaux (risible Guy Pearce) ou trop éphémères (le mafieux joué par Gary Oldman) qui finissent par éparpiller l'ensemble, jusqu'à miner la crédibilité de cette histoire vraie.

Comme s'il suffisait à son film d'une voix off et de quelques photos d'archives en guise de générique final pour convaincre son spectateur de la véracité de ce qu'il venait de voir... Être allé si loin pour réaliser un film aussi convenu et oubliable, c'est vraiment dommage.

SAMI GNABA

■ **SANS LOI** | États-Unis 2011 — **Durée** : 1 h 57 — **Réal.** : John Hillcoat — **Scén.** : Nick Cave, d'après le roman de Matt Bondurant — **Images** : Benoît Delhomme — **Mont.** : Dylan Tichenor — **Mus.** : Nick Cave, Warren Ellis — **Int.** : Tom Hardy, Shia LaBoeuf, Jessica Chastain, Mia Wasikowska, Guy Pearce — **Dist./Contact** : Alliance.

EN JAPONAIS SAMOURAI VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

Simon Fortin, designer graphiste | (514) 526-5155 | info@samourai.ca | www.samourai.ca



La Revanche du tango

Après le sensible et touchant *Gordon Sheppard ou l'art de bien A*mour (2011, voir *Séquences* n° 277, p. 57), Francine Pelletier jette son regard sur une institution, le tango, symbole culturel de Buenos Aires, Argentine. Issu de l'immigration, bâtie autour de la douleur et de la réconciliation, de mots de promesses et de courage, le tango suscite encore l'intérêt des nouvelles générations.

Le titre du film est en quelque sorte une sincère déclaration d'amour, une façon comme une autre de situer ce genre musical né du peuple dans son propre environnement, sans le déformer, avec un regard objectif. Mais *La Revanche du tango* est aussi une confrontation, certes à l'amiable, qui oppose deux générations, les anciens et les nouveaux, ceux qui ne jurent que par le tango pur, primaire, celui des origines, et ceux qui lui donnent de nouvelles sonorités. Carlos Copello est parmi les puristes. Il a consacré sa vie à cet art, oserons-nous dire *indigène*, qui a réussi tout de même à étendre ses racines un peu partout dans le monde. Juan Fabbri, propriétaire de clubs de tango, opte pour le côté spectacle, donc touristique. Mais il y a aussi les orchestres de tango comme Astillero ou encore Amores Tango, totalement formées de jeunes gens de la nouvelle génération qui tirent leurs sources d'Astor Piazzolla, pionnier du « nouveau tango », lui-même librement inspiré des structures musicales liées au jazz.

Entre les déclarations des uns et des autres, Pelletier montre des documents d'archives qui placent cette forme musicale dans sa sphère politique. Il est question de l'âge d'or du tango dans les années 30 et plus tard de son interdiction après le coup d'État argentin de 1955. Suite à la grande crise financière au début des années 2000, cette forme musicale prend de plus en plus d'ampleur. Selon les commentaires de jeunes musiciens, l'art de création devient plus puissant et évocateur en période de marasme économique. Nous en avons la preuve avec des extraits de concerts, courts mais fascinants. Avec *La Revanche du tango*, Francine Pelletier propose un voyage musical impressionnant et enjoué à la découverte d'une musique enivrante, sensuelle et nostalgique, véritable souffle de vie d'un peuple à la fois fier, noble, vibrant et hautement sophistiqué.

ÉLIE CASTIEL

■ **TANGO'S REVENGE** | Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 1h11 — **Réal.:** Francine Pelletier — **Scén.:** David Sherman — **Images:** Germán Gutiérrez, Alejandro Diez, Katerine Giguère — **Mont.:** Dominique Champagne — **Mus.:** Variées — **Avec:** Les orchestres Astillero, Vice Versa, Tipica Andariega, Amores Tangos, ainsi que Julián Peralta, Pauline Nogues, Juan Fabbri, Carlos Copello — **Dist./Contact:** ONF.



Une dernière chance

Si d'une part, la communauté gaie a connu des gains importants en matière de droits et de libertés, force est de souligner que dans d'autres pays du monde, notamment en Afrique, en Amérique latine, en Asie et au Moyen-Orient, la situation n'est pas tout à fait rose. C'est ce qui a sans doute incité Paul-Émile d'Entremont à s'intéresser à cinq cas précis, cinq individus issus d'horizons divers, émigrés au Canada en quête d'un statut de réfugié. Comme dans le cas des expatriés politiques, les lois canadiennes sont aussi complexes lorsqu'il s'agit d'orientation sexuelle. Le cas de Trudi, lesbienne jamaïcaine, est émouvant et surprenant: issue d'un des pays les plus homophobes du monde, elle a décidé de le quitter pour des cieux plus cléments. Avant que le Canada lui ouvre ses portes, elle devra prouver que son orientation sexuelle est bel et bien homosexuelle. Même son de cloche pour Carlos, de Colombie. Son cas est plus compliqué dû au fait que son fils est resté au pays et n'est pas au courant que son père est gai. Carlos devra lui aussi prouver son homosexualité.

Et puis Jennifer, sans doute l'exemple le plus direct. Jennifer est née Charlie, mais elle a décidé de changer de sexe. Elle est libanaise et malgré les petits groupuscules de libération gaie qui se forment clandestinement dans son pays et qui pourraient l'aider, elle a préféré le Canada. Et puis Zaki, un cas touchant. D'origine égyptienne, il a été emprisonné pendant 27 mois, suivi de 21 mois à mi-temps. Après de nombreuses tractations, le Canada a accepté sa demande. Et finalement le Nicaraguayen Ivaro Orozco qui, n'ayant pas réussi à prouver son orientation sexuelle, a reçu, après de nombreuses manifestations de soutien, son statut de réfugié pour des raisons uniquement humanitaires.

Malgré les propos éclairés d'intervenants comme Noël Saint-Pierre (avocat) ou Peter Showler (ancien président de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada), la question demeure toujours aussi vague que paradoxale. Évitant le plus souvent les « têtes parlantes », d'Entremont construit sa mise en scène avec une sensibilité et un œil particuliers, le tout adroitement appuyé par des séquences qui s'apparentent à la fiction, permettant à *Une dernière chance* de se placer parmi les documentaires sociaux essentiels. ☺

ÉLIE CASTIEL

■ **LAST CHANCE** | Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 85 minutes — **Réal.:** Paul-Émile d'Entremont — **Scén.:** Paul-Émile d'Entremont — **Images:** Jean-Pierre St-Louis — **Mont.:** Patricia Tassinari — **Mus.:** Claude Fournier — **Avec:** Trudi, Carlos, Jennifer, Zaki, Alvaro — **Dist./Contact:** ONF.